

#### 4. Le rafiote de l'espoir

Je sais que nous nous sommes croisés à ce moment-là car j'étais moi aussi sur le pont du bateau rempli à ras bord de migrants du Myanmar et je savais parfaitement que les Martin étaient à bord du « Belétron », puisque c'était moi qui les y avais mis en commençant ce récit.

J'avais embarqué sur le « Jellyfish Beda » à Chittagong, au Bangladesh, avec le kit de survie aventurier qu'on vend sur Amazon : pochette étanche pour le passeport, cachette secrète spéciale carte bancaire, bouée canard etc... etc...

Nous faisions des signes désespérés car nous étions assoiffés et nous espérions que l'équipage nous ferait l'aumône de quelques jerricans de flotte pour faire boire les petits qui geignaient de misère dans les cales du bateau.

Du pont du « Jellyfish Beda », nous pouvions voir les quelques milliers de croisiéristes nous photographier à en faire pencher le navire. Le « Belétron » n'avait pas ralenti son allure, il avait simplement infléchi son erre pour permettre aux passagers de faire de jolies photos.

C'est alors que nous vîmes Nyan-Nyan se jeter à l'eau avec ses deux jerricans. Il mit un sacré bout de temps pour remonter et le « Belétron » s'était bien éloigné lorsqu'il refit surface.

Il faut dire que ses deux jerricans n'y mettaient pas du leur, même s'il avait pris la précaution de ne les remplir qu'aux trois quarts. Qui plus est, il avait fallu qu'il s'encombrât de son sac de voyage !

Tout le monde aura compris que l'eau douce avec laquelle il avait pris la tangente était son visa d'entrée sur le « Jellyfish Beda ». Même nous, entassés et crevant de soif au soleil, sur le pont, nous l'avions tout de suite compris et le pilote quitta la

route du « Belétron » pour piquer droit sur Nyan-Nyan qui pratiquait un crawl honteusement inesthétique en traînant ses jerricans pour se rapprocher de nous.

Honnêtement, il effectuait un bouillon pire que celui du silage du « Belétron » et, tout en l'encourageant à mi-voix, je ne pouvais m'empêcher de lui prodiguer des conseils de maître-nageur :

– Allonge-toi sur l'eau... n'essaye pas de lever la tête... Lance le bras loin devant... tire bien dessus... Sors le bien derrière... bien tendu, le bras ...

Mon dieu qu'il était laid, son crawl ! Et pourquoi s'était-il encombré de ce putain de sac. Qu'avait-il de plus précieux que la flotte à emporter ? Sa tenue de soirée ? Ce qui ne nous empêcha pas de le tirer de l'eau, après ses jerricans bien entendu, lorsqu'il fut à portée de gaffe du « Jellyfish Beda ».

Grand-Père Pitamaha était devenu chef de bord naturellement, sans l'avoir demandé, lorsque nos passeurs s'étaient enfuis à bord d'un Zodiac à l'approche d'une vedette de la marine Birmane.

De vous à moi, je me demande ce qu'ils auraient risqué à accueillir les militaires comme les cochons de copains qu'ils étaient dans le fond car ceux-ci les laissèrent partir sans les poursuivre et se contentèrent de nous interdire leurs eaux territoriales : allez vous faire rançonner ailleurs.

Lorsque nous fûmes débarrassés des passeurs qui nous avaient confié leur rafiot, Grand-Père Pitamaha avait mis les hommes sur le pont, réservant l'ombre des cales du « Jellyfish Beda » aux femmes et aux enfants.

Nous accueillîmes les deux jerricans de flotte de Nyan-Nyan avec une exaltation véhémence que Grand-Père Pitamaha

tempéra en distribuant à la ronde quelques calottes bien tournées, pour que nous arrêtaissions de nous les disputer.

Nous les lui remîmes à contre-cœur, un peu honteux je dois dire, afin qu'il pût les confier aux femmes qui s'empressèrent de faire boire les enfants.

Conduit vers les cales du navire pour le faire se remettre de sa performance, Nyan-Nyan y fut accueilli avec plus de considération qu'il n'en avait jamais eu.

Les cales du « Jellyfish Beda » était un endroit des plus exotiques. Je veux parler de l'odeur qu'il y régnait malgré tous les efforts d'hygiène que supervisait Maman Daadee.

C'étaient les enfants qui en généraient le plus et des plus diverses, même si les mères nettoyaient comme elles le pouvaient les dégueulis et les diarrhées à coups de seaux d'eau de mer. Pourtant, on arrivait à s'y accoutumer.

Il m'est même arrivé de m'y faire leurrer l'olfaction par mon imagination, après quelques heures de prostration dans la cale, en y reconnaissant des odeurs de noix de coco, de vanille, voire de jasmin. Quant à Nyan-Nyan, il était né à Dhobi Ghat, ce n'étaient pas les odeurs qui pouvaient le gêner.

Parfois, la pluie nous apportait un peu d'eau que nous recueillions dans ce qui nous tombait sous la main, comme des parapluies londoniens retournés, et nous la stockions dans tout ce qui pouvait servir pour la conserver. Il nous arrivait d'avoir tellement d'eau que nous ne buvions que pour le seul plaisir de pisser. Et puis après, on en manquait.

Un bon nombre des migrants qui se trouvaient à bord étaient des pêcheurs bengalis qui avaient jeté l'éponge devant l'épuisement des ressources halieutiques et qui avaient pris la mer pour aller chercher fortune ailleurs.

Mais la majorité étaient des migrants Rohingyas qui fuyaient les persécutions birmanes ou la dèche des camps de rétentions du Bangladesh.

Les premiers étaient uniquement masculins, ils avaient laissé leurs familles aux bons soins de leurs voisins avant qu'elles ne les rejoignissent, espérant trouver des eaux poissonneuses où qu'elles soient.

Les seconds étaient des familles avec femmes et enfants ou même des enfants seuls qui allaient rejoindre un parent à Bangkok ou à Kuala Lumpur.

Tous ces gens n'avaient qu'une seule idée en tête : être solidaires. C'est ce qu'ils s'étaient juré d'être en s'embarquant mais vous reconnaîtrez qu'il est difficile de le rester lorsque vous faites partie de communautés différentes. Il en faut si peu pour que l'autre devienne insupportable, que l'on soit choqué par son odeur, ses habitudes, sa langue, le fait qu'il risque de manger ou boire plus qu'il ne devrait.

Les enfants et les femmes étaient dans les cales. Ça pue, d'accord, mais il y fait de l'ombre. Alors les plus forts en gueule tentaient d'y demeurer et d'en expulser les enfants quand il faisait chaud et de les y recaser pour prendre l'air et le vent marin, la nuit, quand il faisait frais.

Grand-Père Pitamaha avait fort à faire pour maintenir un peu d'ordre sur le pont mais il y parvenait néanmoins car ces types étaient des pêcheurs, pas des délinquants. Les adversaires contre lesquels ils avaient dû lutter, c'étaient les tempêtes et les pannes de moteur. Il n'était pas difficile de leur faire honte quand ils se prenaient pour des méchants.

Maman Daadee régnait sur la cale et organisait les tours pour venir s'aérer aux écoutilles ou pour y installer un enfant plus malade que les autres sans qu'il y ait trop de récrimination entre les mères.

Et puis il y avait les jeunes. Des ados des deux sexes pour qui les perspectives d'avenir ne dépassaient pas une journée et qui étaient prêts à tout pour vivre leur vie d'ados sans se faire du souci pour ce qui pouvait advenir. Là, Maman Daadee ouvrait l'œil pour garder la main sur cette promiscuité explosive.

Un matin, le moteur s'arrêta. Un silence assourdissant lui succéda, si vous me pardonnez cet oxymore éculé. Nous ne fûmes pas longs à regretter ses pétarades et d'avoir la nostalgie des odeurs d'échappement car ce que cela nous promettait, c'était une dérive lente sur l'océan, portés vers l'ouest par les alizés et les courants.

Avec un peu de chance, dans trois mois, nous aborderions l'île de la Réunion où j'avais des amis dont je doute qu'ils me reconnussent quand le radeau de la Méduse aborderait la côte.

Les pêcheurs, familiers de ce genre d'incidents, patouillèrent dans le moteur avec leurs grosses pattes pendant une journée entière. Une putain d'angoisse commençait à régner sur le « Jelly-fish Beda » et rien ne semblait s'améliorer.

Nyan-Nyan, qui s'aventura jusqu'à la soute du moteur, fut méchamment refoulé : on n'avait pas besoin d'un serveur parlant anglais même s'il savait rendre la monnaie.

Des rixes éclatèrent quand certains, ravagés par le désespoir et jugeant qu'ils n'avaient plus rien à perdre, voulurent épuiser les réserves pour avoir, au moins une dernière fois avant de mourir, le plaisir de bouffer copieusement à en roter et d'étancher leur soif à pisser leur vie.

Les forts en gueule trouvèrent enfin un moyen d'exprimer le fond délicat de leurs âmes. Il s'ensuivit une échauffourée au cours de laquelle Grand-Père Pitamaha reçut un mauvais coup de poing dans la figure qui l'étendit pour le compte.

Il se releva toutefois avant qu'on l'ait compté dix et maudit les mutins avec tout ce qui lui restait de moyens de persuasion, ce qui entra par une oreille et ressortit par où vous pensez.

La bande, grossie par des individus à la faible personnalité, se retrancha dans la cale, là où étaient entreposées les vivres. Je dois à la vérité d'avouer que je fus un tantinet tenté par l'aventure, ainsi que par les vivres : à quoi pouvait servir de se priver si ce n'était que pour prolonger notre agonie !

Mais quand je vis Nyan-Nyan regarder la mutinerie sans lever un sourcil pour y prendre part, je me fis en moi-même la réflexion que c'était peut-être sur ce bateau que l'histoire allait continuer : il n'avait pas pris le risque de sauter du « Belétron » pour finir séché comme un stockfish. Il devait y avoir de l'espoir et quelque raison à rester sur le « Jellyfish Beda ». Je me fis donc violence et me contentai d'abonder à voix basse, dans la condamnation de cette sécession.

Le soir tomba, et les mécanos travaillèrent encore et encore à la lueur d'une lanterne jusqu'à ce qu'ils rendissent les armes, jetassent l'éponge et s'écroulassent épuisés et désespérés sur le pont.

Quelques-uns essayèrent bien de forcer l'accès à la cale mais ils abandonnèrent lorsque les mutins menacèrent de pincer les femmes en tournant et de montrer leurs fesses aux enfants pour leur faire peur. Nous étions dans de beaux draps.

La lune se leva sur un équipage abruti d'un sommeil désespéré et il ne se fit plus entendre que le clapot des vagues sur la coque d'un bateau à qui on avait lâché la bride. J'étais avachi, la tête dans les mains, à me demander ce qui m'avait pris de m'embarquer sur cette galère sans téléphone satellite ni kit de survie plus conséquent que celui d'Amazon, lorsque je fus discrètement tiré par la manche.

Nyan-Nyan mit son doigt sur ses lèvres et m'invita à le suivre. Ah, enfin ! Qu'est-ce qu'il va nous inventer pour sortir de ce cul-de-sac ! Il me fit signe de le suivre, ce que je fis pour le voir entrer dans la soute du moteur où tout avait été laissé en plan dans un bordel indescriptible.

– On va commencer par nettoyer, dit Nyan-Nyan, après, je corrigerai les dégâts qu'ils ont faits. Ensuite je réparerai le moteur !

– Ils y ont passé la journée pour rien... Tu crois pouvoir faire quelque chose, toi qui n'as qu'un simple diplôme d'ingénieur de l'Indian Institut of Technology ? N'oublie pas qu'ils t'ont viré !

– Ils ne m'ont pas vidé la tête ! Et n'oublie pas d'où je viens : les pompes à merde, ça me connaît !

Vais-je pouvoir vous décrire ce qu'il fit après que nous eûmes nettoyé les lieux et qu'il eut corrigé les dégâts causés par les réparations précédentes ?

Pour cela, il eût fallu que je connusse le nom des outils qu'il utilisa, celui des pièces sur lesquelles il appliqua ces outils et les termes appropriés des applications de ces outils sur ces pièces. Honnêtement, j'en suis incapable !

Vous dire qu'il prit telle chose pour truquer tel machin ne nous avancerait à rien. Tout ce dont je peux vous parler, c'est de l'habileté chirurgicale, de l'économie de gestes, de la précision horlogère pour faire entrer le bignouf dans le zigoingoin et tout cela sans un juron, sans qu'une goutte de sueur ne s'égara dans son œil car, et c'est là que j'intervenais, je veillais au grain en lui épongeant le front.

Vous dire également que ma participation fut déterminante serait abuser mais j'ai fait ma part, comme disait le colibri de la Sécurité Civile.

– Et voilà ! murmura Nyan-Nyan avec une expression de satisfaction, attends que je me nettoie les mains avant ...

Il prit grand soin de tout nettoyer, de ranger les outils à leurs places et de balayer. Il allait se tourner pour chercher l'aspirateur lorsqu'il suspendit son geste.

– Écoute... chuchota-t-il. Il éteignit vivement la lumière.

Un raclement de bois contre bois qui se voulait le raclement le plus discret que vous ayez jamais entendu. Des chuchotements du même tabac. Des manipulations d'objets lourds, des doigts écrasés sans juron. Puis un léger grincement que je reconnus comme étant celui des bossoirs du canot de sauvetage.

– Ils foutent le camp... – soufflai-je à l'oreille de Nyan-Nyan.

– Laissent les faire...

– Mais ils prennent les vivres...

– Et alors ? Tu veux partir avec eux ?

J'hésitai une seconde,

– N... Non, non !

– Alors patiente. Attends qu'ils se soient éloignés. On démarrera le moteur au lever du jour...

Ce fut un cri de désespoir qui nous tira du sommeil au moment où le soleil se levait :

– Ils ont volé le canot !

Branle-bas sur le pont et nouveau cri de désespoir :

– Ils ont emporté tous les vivres !

– Les salauds !

– Si je les tenais, je les étranglerais...

– Je leur ferais bouffer tout ce qu'ils ont volé...

– Crétins ! Ils sont partis ! C'est terminé, on est foutu ! Autant se jeter à l'eau !

Nyan-Nyan me fit signe :

– Vas-y, c'est le moment ! À toi l'honneur ! Appuis sur le démarreur...



Bon dieu, le stress ! Je m'approchai de la boîte au gros bouton rouge. J'avais les mains moites. Je les essuyai sur mon pantalon, là où il n'y avait moins de cambouis et appuyai sur le démarreur.

Le moteur se racla la gorge comme le ferait un géant avant de molarder. Oh, le putain de molard ! Qu'il remontait de loin ! Le berceau sur lequel il reposait et toute la carcasse du bateau s'ébranla pendant que le moteur se raclait la gorge durant de longues, très longues secondes, que la cheminée vomissait une fumée noire, épaisse comme un tronc de chêne et que j'appuyais toujours sur le démarreur.

Puis le moteur démarra. La colonne de fumée noire vira au gris. Nyan-Nyan enclencha l'hélice et se précipita hors de la soute vers la timonerie où il se saisit de la barre pour remettre le « Jellyfish Beda » dans le droit chemin.

Vous voulez mon avis ? Ils avaient fait une belle connerie en le virant de l'Université, les castés de Bombay. Le prix Nobel de mécanique marine, voilà ce qui leur était passé sous le nez !

Les hurlements de désespoir qui avaient un temps couvert le démarrage du moteur se muèrent soudain en cris de joie. Les passagers se ruèrent vers la timonerie où ils caressèrent et cajolèrent Nyan-Nyan qui avait mis le cap Sud-Sud-Est vers le soleil levant.

Dans ce brouhaha, je tentai d'expliquer la part que j'avais prise à cet événement mais je me dois d'avouer que mon succès fut piètre, Nyan-Nyan récoltant toutes les louanges et c'était mérité. Mais quand même, c'est moi qu'il avait choisi pour l'aider, non mais sans blague !

Puis on rattrapa le canot des fuyards et les cris de joie se changèrent en lazzis. Ce n'eût tenu qu'à de moi, je serais passé à leur hauteur en leur faisant coucou avec mon majeur, je leur aurais souhaité bonne route et je ne doute pas que vous auriez fait de

même. Pour une fois que les méchants l'avaient dans l'os, je n'allais pas me gâcher ce plaisir, c'était si rare !

Mais Nyan-Nyan ralentit.

– Qu'est-ce qu'on fait ? On les abandonne avec les vivres ou est-ce qu'on prend les vivres avec eux.

Putain de question ! Je vous remercie de l'avoir posée ! La première réaction fut un cri du cœur général :

– Qu'ils aillent se faire foutre !

En fait, ce cri du cœur ne venait que des hommes attroupés sur le pont, auxquels j'avais mêlé le mien. Nous avions toutes les bonnes raisons de les abandonner mais n'envisagions pas d'emblée celles de les reprendre à bord.

– Si nous demandions aux femmes ce qu'elles en pensent... suggéra Grand-Père Pitamaha.

– Non ! Qu'ils aillent se faire foutre ! vociféré-je avec la foule.

– On va pas demander leur avis aux femmes ! Il manquerait plus que ça !

Le moteur s'arrêta, Nyan-Nyan nous regardait sans dire un mot. La seule pensée qui germa dans nos caboches fut : « est-ce que ce foutu moteur va redémarrer ! Il aurait pu mettre au point mort... ». Bon, d'accord pour demander leur avis aux femmes. Mais il ne faudrait pas que ça devienne une habitude... Enfin, tant que le moteur redémarre... Non mais des fois !

Le moteur redémarra et chacun poussa un « ouf ». Mais aurait-on poussé un « plouf » que ça n'aurait pas été moins approprié comme vous l'allez voir. Nyan-Nyan manœuvra donc pour approcher le canot que l'on aborda enfin, des gaillards munis de gaffes l'attirant contre le flanc du bateau.

Mais quand le premier mutin se senti le droit d'escalader le plat-bord comme si de rien n'était, quasiment en sifflotant, ce fut par une gaffe qu'il fut renvoyé brutalement dans le fond du canot

où il tomba sur le cul en beuglant, après qu'il l'eut prise dans la tronche, au mépris de la civilité et de l'orthodontie.

– Vous nous passez d'abord les vivres ! Pour vous, on verra après !

– ...hon ...hais, ...hu ...hous ...hends ...hou ...hes ...hons ?

– Toi, vas cracher tes dents, tu parleras plus tard !

– Non mais, tu nous prends pour des cons ? On va tous monter à bord et les deux derniers qui resteront vous passeront les vivres !

– Il ne vous a pas échappé qu'on n'en a rien à foutre de vous, ce sont les vivres qui nous intéressent ! Vous, on vous prend parce qu'on est gentil !

Et aussi parce que nous avons besoin d'un mécanicien et que le seul que nous avons sous la main était bienveillant à leur endroit.

On transigea donc et l'on finit par laisser s'embarquer cinq des mutins que l'on maîtrisait à mesure qu'ils posaient un pied sur le pont et que l'on mettait aux fers dans la cale, avec les vieilles et les moutards. N'était-ce pas là qu'ils s'étaient retranchés avant de prendre le large ? Il restait quinze mutins sur le canot.

– Bon, vous voyez qu'on est réglo ! Maintenant à vous ! Apportez les vivres !

On embarqua donc les vivres : une caisse, un mutin, une paire de claques, un coup de pied aux fesses et la mise aux fers. Mais après que cinq de ces malfaisant eussent pris pied sur le pont avec son précieux viatique, il apparut qu'il resterait plus de caisses de vivres que de mutins à bord du canot où ils y étaient encore dix de ces salopards.

– Bon, à partir de maintenant, vous nous passerez deux caisses de vivre pour pouvoir monter à bord !

Je ne sais pas si les mutins comprirent la consigne ou, l'auraient-ils comprise, s'ils l'avaient prise au sérieux car il n'y eut pas de protestations. Mais quand le mutin suivant voulut monter à bord à la suite de sa caisse, il fallut la lui réexpliquer à coups de gaffe :

– Une autre caisse ! Passe une autre caisse avant de monter !

Furieux, le mutin refoulé ne l'entendit pas de cette oreille complaisante qu'on lui reconnaissait pourtant unanimement auparavant. Se hissant sur le plat-bord et se penchant par-dessus la lisse, il saisit sa caisse et la tirait déjà pour la remettre dans le canot lorsque, sur le bateau, on se précipita pour l'y conserver.

La lutte, de singulière, devint vite générale et les coups de gaffes distribuées à l'aveugle ne firent que gonfler la fureur des passagers du canot qui se précipitèrent en masse pour aider leur compagnon.

Ce que voyant, les spectateurs sur le bateau qui n'avaient pris part que prudemment à l'échauffourée, s'échauffèrent. On prit ce qui tombait sous la main pour s'en servir de projectile. Et comme, sous la main, on ne trouvait pas grand-chose, on éventra les caisses de vivres et les boîtes de conserve qu'elles contenaient volèrent comme des missiles sol-sol pour venir fendre des arcades ou servirent de masse d'arme pour écraser les doigts qui s'aventuraient sur la lisse.

Dans le canot, où l'on regretta de n'en avoir pas eu l'idée, on voulut démontrer qu'on pouvait égaler l'inventivité martiale des gens du bateau et on répliqua de la même façon. Il n'était plus question que de se faire entendre et respecter, et pour cela ils étaient prêts à tout et à tout sacrifier.

C'est d'ailleurs ce à quoi ils parvinrent en fin de compte lorsque, tous massés sur le même côté du canot pour assister leur compagnon et lancer un abordage, ils réussirent l'incomparable exploit de le faire chavirer et de recevoir sur la gueule les caisses

de vivres qui restaient, les boîtes de conserves de celles qu'ils avaient éventrées, leurs complices, les avirons et l'embarcation elle-même. Bel exploit, il fallait l'avoir osé pour le réussir.

Ah, elle avait bonne mine, cette portée de chiots suffocants, couinant pour qu'on vint les tirer de l'eau tandis que tout le contenu du canot partait, qui à la dérive sur la crête des vagues, qui par le fond rejoindre les épaves.

Finalement, on retira de l'eau ce qui restait des vivres et des mutins. Sachant que ceux-ci flottaient mieux que celles-là, vous aurez une idée du piètre résultat de notre collecte.

Le silence était retombé sur le bateau où une pauvre bande de macaques meurtris et honteux se léchaient tristement le poil collé par l'eau salée, sans piper mot. Et qu'aurions-nous pu dire, à part reprocher à Nyan-Nyan d'avoir voulu sauver ses semblables ?

Tout était parti en couille et c'était entièrement notre faute. Nous avons essayé de réparer une catastrophe et ce faisant nous n'avons fait que féconder et semer celle qui nous verrait crever de faim. Vous parlez d'un progrès !

Comment avons-nous pu glisser si vite du Radeau de la Méduse à la tarte à la crème ! De Géricault à Laurel et Hardy ! Il y avait de quoi être fier !

Et pourtant, si l'on y regarde de près, c'est toujours ainsi que se terminent les envolées lyriques, les Nuits du Quatre Août, les « ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine... », les « ein Volk, ein Reich ! », les « je vous ai compris ! » : la baston pour en avoir plus que l'autre !

Ce ne sont ni Marc-Aurèle ni Confucius, ce ne sont pas Thomas d'Aquin ni Machiavel, ce ne sont ni Spinoza ni Montesquieu qui guident l'action humaine.

Ce sont Laurel et Hardy et il n'y a pas de quoi rire car ce sont bien ces deux clowns qui ont inspiré la conduite des dictateurs les plus chtarbés de l'histoire du monde, je ne citerai aucun nom, ils se reconnaîtront.

Et Nyan-Nyan fit les comptes. Avant la fuite des mutins, nous étions deux cent vingt-trois êtres humains sur ce bateau, en comptant les femmes et les enfants parmi les êtres humains. Dans les cales reposaient une tonne et demie de boîtes de conserves diverses. De quoi tenir sept jours, pas un de plus. Disons huit si on pouvait récupérer ce que rendaient les enfants pour le repas suivant.

À l'heure où nous comptions nos bleus et léchions nos meurtrissures, nous étions toujours deux cent vingt-trois êtres humains car pas un de ces foutus malfaisants n'avait eu la noblesse, le panache ou l'élégance de crever comme le devait faire un mutin : en blasphémant Dieu, en injuriant les hommes et en invoquant le Diable afin qu'il le menât aux Enfers.

Non, ils étaient tous là, attendant l'heure du repas et ne craignant tout au plus que d'être privés de dessert.

Et sur le pont tout ce que nous avions pu sauver du naufrage : quatre caisses de boîtes de conserves rendues incompréhensiblement par la mer et dont je me doutais qu'elles devaient contenir plus de gaz que de flageolets. De quoi tenir une journée et demie en sautant un repas. Il n'y avait pas à tortiller : sortez vos lignes, il va falloir pêcher.